

## V : Vive Václav Havel!

Michel Vaïs

---

Number 134 (1), 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63065ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Vaïs, M. (2010). V : Vive Václav Havel! *Jeu*, (134), 116–120.



Michel Vaïs rencontre Václav Havel (à droite) à Pilsen, en présence de Yun-Cheol Kim, président de l'Association internationale des critiques de théâtre. © Jaroslav Prokop.

MICHEL VAÏS

## V : VIVE VÁCLAV HAVEL !

Si peu d'auteurs de théâtre sont devenus présidents de leur pays, quitter la plus haute fonction n'est pas non plus chose facile. Václav Havel en sait quelque chose. En témoigne sa dernière œuvre, *Leaving*, que j'ai vue à Pilsen, quatrième ville de la République tchèque, en septembre 2009<sup>1</sup>. C'est dans cette cité vieille de 700 ans, où 166 000 habitants vivent à proximité de la frontière allemande, qu'est né le premier théâtre professionnel du pays. Passant de la fabrication d'armes à une industrie ferroviaire florissante, la région, où l'on fabrique toujours la célèbre bière qui est un legs des Allemands, se tourne maintenant résolument vers la culture : Pilsen est candidate au titre prestigieux de Capitale culturelle de l'Europe en 2015. C'est aussi une ville où l'on n'a pas froid aux yeux, puisqu'on s'enorgueillit d'y avoir organisé le premier soulèvement anticommuniste du pays, en 1953.

La proximité de l'Allemagne, que l'on constate par plusieurs signes, fait que l'allemand y est parlé dans beaucoup de commerces – autant que l'anglais et bien plus que le français –, et que les théâtres profitent d'un public germanique friand d'opéra, de musique classique et... de théâtre, qui traverse une frontière

devenue inexistante depuis l'entrée de la République dans la Communauté économique européenne. Quant à l'activité théâtrale, elle est soutenue à 70 % par la Ville, à 20 % par les ventes de billets et à 10 % par le gouvernement central, la région et les sponsors. Selon un choix de la direction artistique, le Festival international de 2009, 17<sup>e</sup> édition, a fait appel principalement à de jeunes artistes trentenaires, qui n'ont pas connu le Mur (tombé il y a vingt ans). Sur la dizaine de pièces que j'ai pu voir pendant mes cinq jours à Pilsen, je retiendrai ici les cinq productions tchèques, soit : *Leaving*, *The Enthusiasts* (ou *Dreamers*, telle que la pièce était intitulée sur mon billet), *Where the Wind Blows*, *Czech Heaven* et *Hamlet*.

### L'œuvre maîtresse d'un auteur mythique

Quelle chance d'avoir pu voir la dernière pièce de Václav Havel, sa première depuis dix-sept ans ! Il y a bien longtemps que je n'avais pas vu d'œuvre de lui portée à la scène. Je me souviens de l'impact de *Note de service* (que j'avais vue en France sous le titre *le Rapport dont vous êtes l'objet*, ou *Memorandum* en anglais), lorsqu'elle a été montée pour la première fois à Montréal, en 1972, au Théâtre du Nouveau Monde. Quelques années plus tard, j'avais rédigé et fait circuler une pétition pour obtenir la libé-

1. Pour cette mission en République tchèque, j'ai bénéficié du soutien de l'Association internationale des études québécoises et du Festival de théâtre de Pilsen.



*Leaving* de Václav Havel, mis en scène par Martin Glaser au Festival international 2009 de Pilsen, en République tchèque. © Jaroslav Prokop.

ration de Havel, alors emprisonné pour avoir refusé de renoncer à sa nationalité tchèque en gagnant l'exil. Le texte de la pétition avait fait l'objet d'une annonce dans *Le Devoir* du 10 novembre 1979. Elle s'adressait au président Gustav Husak et à l'ambassadeur de la Tchécoslovaquie au Canada, M. Murin, demandant à ce dernier d'exercer des pressions pour que Havel soit libéré...

J'ai été impressionné d'apprendre que quatre théâtres tchèques avaient déjà présenté *Leaving* dans des mises en scène différentes, en un peu plus d'un an. Entre autres, Jan Burian, le directeur du Festival, en a signé une, mais nous avons eu droit cette fois à celle d'un jeune dans la trentaine, Martin Glaser, version datant de décembre 2008. Havel avait commencé à écrire cette pièce il y a vingt ans. Lorsque je l'ai rencontré avec quelques collègues critiques, à l'entracte, il nous a confié que, reprenant le texte récemment, il n'avait eu que peu de retouches à y faire, sauf pour quelques détails dus à son expérience réelle du pouvoir. Car en réalité, « partir » est encore plus compliqué qu'il le dit dans sa pièce. Faire la distinction entre la vie privée, la vie publique et les affaires de l'État est une chose bien délicate.

Dans cette pièce drôle, remplie de clins d'œil (j'ai hâte d'en lire la traduction française, qui doit paraître chez Gallimard prochainement), Havel met en scène un homme d'État – un chancelier – obligé de quitter le pouvoir après un long mandat, pour laisser la place à un successeur venant d'un parti adverse. Par la même occasion, il doit quitter sa maison de fonction, qui était

devenue un peu beaucoup la sienne. L'action se passe sur la terrasse arrière de la résidence, laquelle donne sur un verger dont un jardinier vient périodiquement raconter l'évolution, comme un leitmotiv. L'allusion à *la Cerisaie* est transparente, de même que celle au roi Lear qui, à la fin d'une vie bien remplie et après bien des malheurs, est amené à se poser des questions fondamentales. Dans *Leaving*, sans le dire vraiment, le personnage central de Rieger semble s'accrocher au pouvoir ; en tout cas, il ne peut s'empêcher de commenter la politique de ceux qui lui ont succédé, voire de distribuer des conseils par journalistes interposés. Il tire des ficelles comme une vieille habitude, et finira dépossédé de tout : non seulement de son prestige, de sa maison, de sa correspondance personnelle, de sa seconde femme qu'il avait délaissée pour une jeune maîtresse, de sa fille et de ses amis, mais même d'une tâche qu'il avait pourtant acceptée après bien des déchirements, celle de conseiller du conseiller du conseiller... de l'ex-secrétaire de son secrétaire ! Enfin, il va jusqu'à perdre son honneur et sa dignité puisque son successeur, non content de lui voler ses idées, projette de transformer la propriété en hôtel avec un casino.

Au cours de la pièce, la (véritable) voix *off* de Havel intervient à différents moments, commentant le jeu des interprètes pendant que ceux-ci se figent : « Ne surjouez pas<sup>2</sup> ! » ; « Quand j'écris, je

2. J'ai vu la pièce en tchèque, avec surtitres anglais. Ceci est donc une traduction approximative.

ne me rappelle jamais quel personnage est déjà en scène et lequel est sorti depuis dix minutes. » ; ou encore : « Une scène vide est quelque chose de très intéressant sur le plan théâtral. Mais l'auteur ne doit pas en abuser, car autrement, le public s'impatiente... » Le public rit avec tendresse à chacune de ces facéties. On sent que l'auteur est tout proche, qu'il nous accompagne. On le voit complice des acteurs et du public.

La scénographie et la mise en scène nous situent dans un environnement tout à fait actuel. Des meubles de jardin, en fil de métal blanc, se détachent sur un mur-écran où sont projetés des extraits du texte. C'est comme si, d'une part, on était admis dans l'intimité de la famille du personnage central – une famille ordinaire, avec des employés de maison qui s'activent et une grand-mère un peu lunatique qu'il faut toujours « occuper » – et, d'autre part, à cause du mur-écran, une sorte de « mémoire » des moments particuliers dont nous sommes témoins. Dans l'interprétation de Jiří Šesták, Rieger apparaît non pas comme un héros tragique, ni même dramatique, mais comme un homme ordinaire, que tous trahiront. Au début, il a l'air d'accepter son sort avec philosophie, mais, chaque fois qu'il en a l'occasion, il tente avec plus ou moins d'évidence de profiter de la situation pour manifester ce qu'il lui reste de pouvoir. Le jeu de Šesták suscite un sourire grinçant, entre l'attendrissement et la pitié, jusqu'à son discours final qui laisse le spectateur perplexe : cet homme d'État va-t-il vraiment s'humilier jusqu'à conseiller politiquement son adversaire, et se peut-il qu'il soit plus utile là que chez lui, à écrire sagement ses mémoires... ? En fait, Havel et son interprète semblent nous dire d'une part qu'il ne peut pas déchoir, puisqu'en réalité il n'a jamais été aussi haut qu'on aurait pu le penser, et, d'autre part, que seules les idées méritent de survivre à son départ.

Autour de Reiger, toute une cour s'agite. La jeune secrétaire, toujours pressée, reçoit constamment des appels sur son téléphone cellulaire (avec une sonnerie caractéristique et stridente de grand orchestre), auxquels elle répond en parlant fort avec son écouteur à mains libres. L'autre secrétaire, l'homme occupé à faire le ménage des archives du chancelier, fait des apparitions ponctuelles qui soulignent avec humour la déliquescence de la maison. La « compagne de longue date » de Rieger, qui joue Věra Hlaváčková, s'impose à ses côtés lorsqu'il reçoit le journaliste. On la voit préoccupée par son apparence devant le photographe plutôt que par ce qui se dit. Son allure un peu vulgaire semble peser sur Rieger qui apparaît dès lors comme un faible, à la vie personnelle désespérément banale. Cette impression sera accentuée, d'ailleurs, au moment de sa brève aventure avec une étudiante venue l'interviewer, et dont il profitera un moment des charmes. Mais même elle le laissera tomber à la fin.

Par ailleurs, la référence récurrente à *la Cerisaie* donne lieu à de touchants parallèles. Ainsi, le vieux valet maladroit, distrait et

gaffeur, sera oublié dans la maison comme l'avait été Firs, il y a un siècle, dans la pièce de Tchekhov. Mais le domestique souriant et trotinant de Havel, s'il oublie de laisser discrètement le sac d'ordures dans la cuisine avant de servir un verre de bière aux invités, a toujours dans sa poche un pot de cannelle, dont certains aiment saupoudrer leur boisson... Amusante précaution d'un employé modèle. On dirait qu'il symbolise à la fois la lourdeur de ce qu'on laisse derrière soi avec les meubles, et un peu de la chaleur humaine qui, malgré tout, était tapie dans la maison.

Finalement, *Leaving* est une pièce touchante, qui pose avec humour de véritables questions sur la valeur de l'engagement politique, sur la récupération des idées, sur l'intérêt d'y tenir ou de tout laisser tomber, mais aussi sur la faiblesse risible de la nature humaine. Les personnages y sont attachants, vrais, et constituent de beaux cadeaux pour les comédiens qui les interprètent. C'est une pièce pour grand public, intelligemment engagée, qui souligne avec adresse certaines ficelles du théâtre. L'auteur y dit des choses graves, voire déchirantes, sans toutefois jamais se prendre au sérieux.

## Rêveurs et auteur imaginaire

Les deux œuvres suivantes avaient chacune un texte abondant. Avec *Dreamers*, pièce inspirée de *l'Homme sans qualités* de Musil, malgré de grands efforts, je suis demeuré imperméable à ce qui se passait sur la scène. J'ai trouvé que les acteurs dirigés par Dušan David Pařízek avaient adopté un jeu mou et réaliste, manquant singulièrement d'expressivité. Leur ton était intimiste ou las, confidentiel, bref, ils ne paraissaient pas du tout chercher à me rejoindre. Les surtitres, souvent illisibles à cause de l'éclairage trop fort du plateau, étaient parfois flous, décalés ou passant trop vite...

Au contraire, avec *Czech Heaven*, l'absence totale de surtitres ne m'a aucunement empêché de bien apprécier le spectacle. Nous sommes au Ciel, où arrivent l'un après l'autre les Élus, tous des personnalités appartenant à diverses époques de l'histoire tchèque. Après bien des palabres, ils doivent décider collectivement de ceux qui seront admis au Royaume céleste. Contrairement aux autres metteurs en scène du Festival, Ladislav Smoljak n'est pas dans la trentaine, puisqu'il est né en 1931. D'ailleurs, les interprètes paraissaient appartenir à une troupe de retraités, comédiens amateurs dont l'âge moyen devait tourner autour de 75 ans. Ils semblaient tous prendre un immense plaisir à faire revivre cette comédie céleste qu'ils n'avaient aucun mal à nous faire partager. Ces hommes dont certains étaient grossièrement déguisés en femmes, dans un décor de carton-pâte et des costumes colorés, se livraient à des commentaires sur la vie politique et sociale de leur pays, dont j'aurais aimé saisir le sens, sans doute corrosif. Je retiens notamment l'auréole que l'un d'eux enlevait comme un chapeau et accrochait à un portemanteau en entrant...



*Where the Wind Blows*, mis en scène par Jiří Havelka (Alfa Theatre) au Festival international 2009 de Pilsen. © Jaroslav Prokop.

En tout cas, ce spectacle m'a appris qu'il existait, dans la culture tchèque, un auteur imaginaire nommé Jára Cimrman, doté d'un solide sens de la dérision et d'un grand talent pour l'observation, dont on ne finit plus de jouer des pièces, de citer des réflexions ou de s'inspirer. *Czech Heaven* serait donc, selon le programme, « probablement la dernière œuvre » de cet auteur. (À mon hôtel, le menu du restaurant était une « création » de Cimrman...) La mystification, ouvertement connue du public, autorise une grande liberté, car tout est dit au deuxième degré. Je me suis dit que j'avais ainsi sans doute une idée de l'humour qui avait cours dans les cabarets libérés de Prague entre les deux guerres. Au carrefour du music-hall et de la revue satirique provocante, avec quelques pas de danse et des chansons, cette forme d'art où foisonnent – je le devinais – les clins d'œil et les références à l'actualité semblait représenter le foyer spirituel d'une époque, le cœur de l'âme d'un peuple. Nous étions proches de dada, de la pataphysique d'Alfred Jarry ou de la *com-media dell'arte*. Je me disais que, comme il n'existe pas de per-

sonnage imaginaire tel Cimrman dans la culture québécoise, il faudrait probablement en inventer un, en espérant qu'il se trouve doté d'autant d'humour et de gros bon sens que son modèle !

### **Fantasme tchèque ?**

*Where the Wind Blows*, mise en scène par Jiří Havelka, est celle que je qualifierais de pire pièce du Festival. Une curiosité. Cette fois, j'ai bien « compris » tout le texte, ce qui n'a, hélas, pas contribué à me faire apprécier une œuvre aussi insignifiante ! On y voit des jeunes gens communiquant en phrases courtes (pas de problème de lecture des surtitres cette fois !) des réflexions banales sur la vie en se livrant à leur unique passion : la planche à voile. L'action – ou plutôt, l'inaction – se déroule sur une plage, au bord de la mer. Une jeune fille, qui campait sans doute pas très loin, arrive chaque fois en se brossant les dents. D'autres dorment à deux – et font l'amour – dans une housse de planche à voile en guise de sac de couchage. Il y a du vent de temps en temps (les surfeurs le guettent comme une pro-



*Hamlet*, mis en scène par Jan Mikulášek (Chamber Theatre) au Festival international 2009 de Pilsen. © Jaroslav Prokop.

messe de bonheur), un phare dans le lointain, dont les projecteurs animent l'espace, et toute une panoplie de vraies planches à voile avec leurs câbles, leurs crochets, leurs tendeurs et leurs amarres, auxquels des jeunes gens harnachés et costumés pour ce sport ne cessent de se fixer pour simuler de grisantes échappées. C'est d'une platitude extrême, répétitif, sans aucune distance ni aucun humour par rapport à ce qui constitue, à mon avis, un véritable fantasme tchèque. Je me suis demandé en effet ce qu'un pays sans le moindre accès à la mer pouvait bien connaître de la planche à voile... Il existe sans doute quelques lacs où l'on peut s'exercer à ce sport, mais comme il n'y a aucune plage en bord de mer, cette vision idyllique du bonheur sur une planche ne relève-t-elle pas d'un fantasme collectif ? Je me suis même surpris à me demander si tout l'équipement exhibé sur le plateau n'avait pas été acheté à l'étranger... En tout cas, ce spectacle ne relevait à mon avis même pas de la danse – malgré les mouvements collectifs rythmés –, mais plutôt de la démonstration lassante d'un sport qui fait probablement rêver les enfants n'en ayant jamais vu. Si au moins on avait exploité davantage l'entrée en scène de ces créatures nocturnes étranges qui défilent en silence lorsque tout le monde est assoupi... Il y avait là une possibilité d'échapper à la banalité, trop vite oubliée.

### Un Hamlet du pauvre

Enfin, avec la pièce maîtresse de Shakespeare, je n'avais pas besoin de traduction pour comprendre les choix, fort discutables, du metteur en scène Jan Mikulášek et de sa troupe de Brno. J'ai noté que ce dernier avait aussi signé pour le Festival la mise en scène d'une *Hedda Gabler*, que je n'ai pas vue. Cette fois, l'action se passe dans un salon rempli de bric-à-brac. Du papier peint déchiré sur les murs, des tableaux remplacés par leurs

photocopies jaunies, un vieux canapé défoncé dans lequel se vautrent les personnages assistant passivement au drame du prince sadique, constituent le cadre d'un drame comique dont le sort m'a laissé de glace. Les personnages semblent des nobles fatigués et déçus, privés d'une richesse passée. Le jeu des acteurs, en costumes contemporains, est généralement grotesque, caricatural ; ils se roulent tour à tour dans de la terre (une plante renversée, une brouette dont le contenu répandu sur la scène évoque l'enterrement d'Ophélie), se barbouillent avec frénésie. Toute cette dépense d'énergie m'a paru bien puérile. De même, les nombreuses coupures dans le texte, la quasi-disparition ou le déplacement des monologues, la suppression de personnages, depuis le fantôme du père au tout début, tandis que d'autres personnages sont dédoublés (le roi, la reine et Ophélie), ces idées m'ont semblé gratuites, car elles ne reposent pas sur une vision globale convaincante de l'œuvre de Shakespeare. Par moments, entre deux excès, voilà les comédiens qui jouent de façon réaliste – mais mal –, ce qui est plutôt déroutant.

Dans l'ensemble, je ne regrette pas mon séjour – trop rapide – à Pilsen. Ne serait-ce que pour avoir découvert la force tranquille de *Leaving*, ou le caractère facétieux de cet être fantasmagique qu'est Cimrman. Voilà deux bonnes raisons de continuer de fréquenter un théâtre et une culture encore trop peu connus au Québec<sup>3</sup>. Mais contrairement à Havel ou aux joyeux lurons de *Czech Heaven*, les jeunes Pařízek, Havelka et Mikulášek semblaient se prendre bien au sérieux, du moins dans leur direction d'acteurs. ■

3. Voir notre mini-dossier intitulé « Théâtres du monde. Tchécoslovaquie », dans *Jeu* 66, 1993.1, p. 88-112. NDLR.